Document generated on 06/01/2025 4:13 a.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Andrée Chédid
Le premier visage

Francine Bordeleau

Number 28, May–June 1987

Vivre ailleurs pour écrire

URI: https://id.erudit.org/iderudit/20785ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bordeleau, F. (1987). Andrée Chédid : le premier visage. *Nuit blanche*, (28), 56–58.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ANDRÉE CHEDID
Le premier visage

par Francine Bordeleau

Libanaise née en Égypte, Andrée Chedid vit en France depuis l'âge de 26 ans. Chez cette écrivaine de la durée, chez cette femme dont l'écriture se déploie résolument hors de soi pour atteindre au fondement des choses et de l'être, chez cette femme qui, écrivant, ne se sent que peu concernée par la «tentation autobiographique», l'«exil» est volontaire et serein. Nul écartèlement entre deux cultures et deux langues, donc, mais la conciliation instinctive de deux différences. Avec l'omniprésence du pays d'origine qui, loin de la nostalgie, devient ici le lieu privilégié d'expression de l'intime et de l'universel.

Venue très tôt à l'écriture, dès l'âge de 18 ans, Andrée Chedid publie donc ses tout premiers poèmes chez elle, en Égypte. À l'époque elle écrit en anglais, parce qu'elle aime beaucoup la poésie anglaise, et sous un pseudonyme, avec une seule initiale tenant lieu de prénom. L'aventure rappelle celle des sœurs Brontë, même si Andrée Chedid a eu davantage le souci de demeurer anonyme plutôt que celui de masquer son sexe. Elle s'installe par la suite à Paris, «ville fascinante», et explore les autres genres littéraires. S'ébauche ainsi une œuvre patiente aux visages multiples: fastueux et indéniablement sensuel dans ses descriptions de l'Orient, voix intime qui aborde respectueusement les êtres, écriture déchirée et âpre qui se moule à la dureté de la guerre civile au Liban. Une œuvre somme toute dépouillée, qui tend vers la simplicité et la nuance. En même temps j'oserai non pas comparer, mais rapprocher Andrée Chedid et Marguerite Yourcenar: deux écrivaines qui, malgré des problématiques et une reconnaissance différentes, ont une écriture marquée par un certain classicisme insensible aux modes. Elles sont d'autre part de ces écrivaines à qui l'on demande de se situer dans la constellation féministe ou à tout le moins dans un *a priori d'écriture féminine*.

«Il est impossible de ne pas être conscient de certains problèmes, répond Andrée Chedid. Seulement, la théorie féministe n'a pas été ma voie. Pour moi il y a, par delà les étiquettes, les catégorisations, les différences sociales que la vie suppose, une espèce de liberté intérieure qui fait que le fondamental de l'être transgresse tout cela. Je décris souvent des personnages qui, bien que provenant de milieux sociaux totalement différents, se rencontrent lors d'une crise très grave: comme si au fond de soi, tout un champ de liberté se découvrait lors de ce moment. Comme une rupture où tout ce qui sépare les êtres (les gouffres de l'art, de la société) se défait. Ceci dit, mes héroïnes sont des personnages en marche, des personnages très simples qui essaient d'aller jusqu'au bout de quelque chose».

Le paysage mythique

Il y a par exemple l'histoire de cette grand-mère qui, en voulant sauver son petit-fils du choléra, l'emmène sur une barque vers la vie. Ou celle de ce sage qui, pour récompenser une paysanne de son hospitalité, la bénit en disant: «Que Dieu te donne encore neuf autres enfants!» Mais elle en a déjà douze ou quinze et, affolée, supplie le sage de retirer sa bénédiction.

Le cadre référentiel de ces nouvelles démontre bien les pôles privilégiés par Andrée Chedid: d'une part la tradition, ces histoires se situant dans une Égypte ➧

Écrire. Avant tout. Mais savoir l'origine présente la savoir là sans faiblir toujours là. À l'affût. Jamais lointaine jamais silencieuse ou morte. Ici ou/et ailleurs. Là-bas comme il est dit du pays d'enfance pays natal. Humer alors de mémoire inventée humer les odeurs parfums les transcrire entre ce qui ici se vit s'apprend et les retours au fond de l'œil du pays qui n'existe plus qu'en déserte géographie.

Écrire ici est surtout ***écrire.***

Puisqu'à s'éloigner du pays à ici vivre ici s'inscrire dans un lieu c'est garder l'autre en soi. Jumeler joindre faire coïncider les pôles. Et ne plus savoir quoi du départ ou de l'arrivée sait dominer.

Écrire. En toutes langues/cultures.

Se savoir entraînée enveloppée stimulée de tout ce qui s'épouse de l'Orient occidental. Tracer les lignes désertiques sur la page. Tracer sans dire/expliquer: ceci est sable ou neige blanche. Par-ci par-là les mots nés ici ailleurs qu'importe tant que le mélange est possible. Nécessaire à toute œuvre. Universelle. ■

Anne-Marie Alonzo

Éditrice de la nouvelle maison Trois, Anne-Marie Alonzo vit au Québec depuis 24 ans. Elle vient de faire paraître Écoute, sultane *aux éditions de l'Hexagone.* Bleus de mine *(Noroît, 1985) lui avait valu le prix Émile-Nelligan de la poésie. Anne-Marie Alonzo est née à Alexandrie.*

Andrée Chedid

Photo A.M. Guérineau

paysanne, d'autre part une certaine modernité (entendre ici la modernité comme concept philosophique) puisque le comportement des héroïnes implique une volonté qui défie l'ordre institué.

Ces histoires ressemblent également à des fables: ce qui semble la principale force de l'écriture de Chedid pour qui il importe «de partir de la réalité pour arriver à une autre forme plus durable, celle que permettent la distance et le regard poétiques». Le lieu de cette écriture: l'Égypte, «plus proche d'un certain mythe, de ce quelque chose qui s'inscrit dans la durée». L'Égypte, pays mythique par excellence, à cause de ce Nil immense, à cause de ce désert proche et de cette histoire très ancienne, à cause de cette réalité qui semble dépasser le temps. «C'est aussi le paysage de l'enfance, ce paysage qui vous impressionne jusqu'à la mort. Ainsi, quand j'entends un klaxon dans n'importe quel coin du monde, ce sont toutes les rues du Caire qui ressurgissent tout d'un coup».

Le paysage mythique, c'est aussi le lieu de la tradition, des racines parmi lesquelles il faut choisir. «Nous venons de quelque part, d'une histoire, et il reste dans tout cela des choses qui permettent d'avancer, des traditions vivantes, qui ont de la sève. Ce sont ces traditions qu'il faut choisir, sinon on n'avancerait jamais, on ne verrait jamais l'Autre».

De l'écriture comme liberté

Or pour Andrée Chedid, l'écriture est justement ce qui permet la sortie vers l'Autre, comme un hors de soi qui ouvre vers ailleurs. «C'est sans doute pourquoi j'ai toujours éprouvé ce besoin qu'une histoire ait un certain espace, presque comme un symbole, qu'elle soit toute simple mais qu'elle contienne à l'intérieur quelque chose de tout un monde qui nous englobe un peu tous». En ce sens, l'écriture selon Chedid n'a pas d'aboutissement, il y a toujours autre chose à inventer, projetée par «la soif d'un *en plus* sur la vie et que l'existence ne parvient pas à épuiser». Qui est le Désir, cette seule chose qui nous tienne par delà les petits manques, et que Chedid traduit comme «une inquiétude commune à tous». En même temps, dit-elle, qu'«il n'y a pas de fin à l'intérieur de soi: c'est, je crois, ce que l'on cherche à exprimer». Ou encore, puisque madame Chedid semble posséder cette faculté de vous atteindre certainement loin par quelques mots qui constituent à eux seuls un monde de méditations: «j'ai l'impression que l'existence ne suffit pas à la soif qu'on possède et que cette chose-là, tout le temps en marche, qu'on essaie toujours d'atteindre, nous aide à traverser».

Cette *chose*, appelez-la comme vous voudrez: la quête de l'écrivain, de l'artiste ou, comme la nomme si imprécisément et si bien Chedid: «l'espoir de ne jamais en finir». Et c'est sans doute à cause de cet espoir-là que la solitude, en tant qu'aller-retour, est indispensable à l'écrivain. «Ce mot, je le dis sans détresse aucune, peut-être parce que la solitude est pour moi aléatoire. Je ne suis pas un écrivain torturé».

Ce qui fait écrire Chedid, c'est toujours cette chose indéfinissable, indicible qui projette en-dehors de soi «l'impression perpétuelle que ce qu'on porte en soi est plus grand, est plus exigeant, est plus assoiffé que ce que la vie peut vous donner». Impression qui, selon Chedid, répond à ce pourquoi élémentaire qu'a toujours posé l'existence de l'Art. «L'Art, c'est tout ce qui est en-dehors de notre *étroite peau*. L'homme a toujours besoin d'échapper à son *étroite peau*. L'*étroite peau* c'est l'autobiographie. Nous sommes plus que ça».

L'œuvre d'Andrée Chedid: un ardent questionnement sur la condition humaine pour échapper aux masques de l'*étroite peau*. Un questionnement enraciné dans le pays d'enfance: pays réel que transcende un ailleurs, pays mythique qui permet la distance poétique par laquelle existe le regard dirigé vers le *premier Visage*. ■

L'œuvre d'Andrée Chedid rappelle ses origines: elle a rédigé pour la collection «Microcosme / Petite planète» le livre consacré au Liban (Seuil, 1969). Chez le même éditeur, elle avait aussi publié en 1968 *Bérénice d'Égypte* (repris par Flammarion en 1981 dans *Théâtre I*). Une partie de son œuvre s'adresse par ailleurs aux enfants, notamment *L'autre*, d'abord publié chez Flammarion en 1969 puis repris en «Castor poche» chez le même éditeur en 1981.

Longtemps, je n'ai pas su le pouvoir de ce village banal, village colonial, bâti dans sa partie européenne comme un village français, jusqu'à la frontière, en contrebas, où commençait le quartier arabe avec l'École de Garçons Indigènes, où nous habitions la maison d'école. Que ce village réel où j'ai passé mon enfance, ait pu devenir le lieu fondateur d'un imaginaire qui me tient attachée pour toujours me semble-t-il à sa mémoire, mémoire du pays natal aux langues mêlées, divisées, tourmentées... Que ce village ordinaire, j'aie dû le chercher de l'autre côté de la mer, désespérément, pour entendre à nouveau les voix, mais des voix de l'exil, séparées, si vulnérables... C'est cela qui m'a étonnée et si je n'étais plus surprise de ce qui m'est arrivé sans que je le sache au moment même, alors je n'écrirais plus. La nuit, lorsque je rêve, je reviens dans l'école de mon père, au centre du quartier arabe, au delà du ravin en pente douce.

Je ne veux pas aller en Algérie, à cause du village. Je n'irai pas. ■

Leïla Sebbar

Née en Algérie, Leïla Sebbar vit maintenant en France. C'est elle qui signe la nouvelle inédite de cette livraison.

Mon imaginaire est soumis à l'environnement climatique du pays natal. Il m'est plus aisé de faire évoluer des personnages dans un désert de sable que dans un désert de neige de la même manière que je ressens davantage le goût du sang, de la violence dans un imaginaire surchauffé jusqu'à l'exaspération du silence se réduisant soudain à un cri déchirant. ■

Dominique Blondeau

Née en France, Dominique Blondeau a longtemps vécu au Maroc. Des sept romans qu'elle a jusqu'ici fait paraître, retenons particulièrement son récent ***La poursuite*** *(Québec/Amérique, 1986) et* ***Les errantes****, chez le même éditeur (1983).*